

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

A. FRAENZEL

Léon XIII : Notes biographiques

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1903, tome 5, p. 253-271

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

LÉON XIII

NOTES BIOGRAPHIQUES

Ce n'est pas une tâche aisée que de retracer, en un cadre aussi restreint, la longue et sainte vie, la carrière remplie de la plus prodigieuse activité de Léon XIII ; son histoire est si édifiante, sa vie intime abonde de tant de détails touchants, son œuvre est tellement considérable que notre étude sera bien incomplète.

Elle aura cependant le mérite d'une palme très modeste, ajoutée à toutes celles dont se couvre le cercueil de l'illustre vieillard, qui, des hauteurs du trône de saint Pierre, gouverne, depuis un quart de siècle, les âmes de l'univers catholique.

Vincent-Joachim-Raphaël-Louis Pecci est né le 2 mars 1810, le sixième des sept enfants du comte Ludovic Pecci et d'Anne Prosperi Buzzi, tous deux de très illustre famille.

La lignée des ancêtres des Pecci compte, en effet, de pieux évêques, tel Giovanni Pecci, évêque de Grosseto, poète et auteur d'une vie de sainte Catherine ; — de vaillants capitaines, comme le chevalier Pietro di Bartolomeo Pecci, Benvenuto Pecci, promu en 1340, chevalier de Malte, le général Paolo Pecci, qui fut un soldat expérimenté et un ambassadeur distingué. C'est lui qui amena Grégoire XII et l'antipape Benoit XIII à déposer tous deux la tiare, — de saints moines et moniales : Pietro Pecci, fondateur de l'ordre des Ermites de Saint-Jérôme et qui après sa mort fut proclamé Bienheureux, Marguerite Pecci, de l'Ordre des Servites de Marie, également nommée Bienheureuse,

pour l'éclat de sa piété et de ses vertus, Bernardini Pecci missionnaire aux Indes, qui figure au martyrologe de la Compagnie de Jésus.

Le grand-père de Léon XIII fut Carlo Pecci, marié avec Anne-Marie Iacovacci di Vallecorsa. Après une longue union stérile dont ils triomphèrent par une grande dévotion à saint Louis de Toulouse, ceux-ci eurent un fils, Ludovico Pecci qui devint le père de Léon XIII.

Colonel des milices baronales des districts de Carpineto, Maenza et Garignano, plus tard appelé garde civique du département des Volsques, nommé par le Gouvernement français, en 1790, maire de Carpineto, le comte Ludovic Pecci était un homme universellement considéré par la grande dignité de sa vie et sa générosité envers les humbles.

La mère de Léon XIII appartenait à une famille patriecienne de Cori, petite ville voisine de Carpineto. Anne Proserpi Buzzi remontait en ligne directe au célèbre tribun Cola Rienzi qui, de 1347 à 1354, essaya de reconstituer dans Rome l'ancienne République de ses pères ; il devint, circonstance bizarre, le prisonnier du pape Clément VII qui le fit enfermer dans ses prisons d'Avignon.

Le fils de Cola Rienzi, après les malheurs de son père, changea son nom en celui de Proserpi.

Par l'élévation du cardinal Joachim Pecci à la papauté, la tiare pontificale vint couronner, en 1878, le glorieux armorial de la famille de Léon XIII.

C'est à Carpinetto, près d'Anagni, dans les montagnes du Herniques, que Joachim Pecci vit le jour.

La maison natale, le palais Pecci, comme on l'appelle aujourd'hui, est encore habitée par le comte Ludovic Pecci le neveu du pape défunt.

Mais ce palais n'a d'un palais que le nom, car sa façade sévère à deux étages qui donne sur le Corso, une rue noire et étroite, ne dénote aucune opulence seigneuriale, quoique

ce soit la demeure la plus cossue de toutes celles qui l'environnent.

Dans l'intérieur de la maison dont la piété touchante du comte Ludovic a fait aujourd'hui un véritable musée de famille, tout avait alors un caractère sérieux, sobre et froid.

Les habitants de la maison correspondaient à ce cadre. M. Boyer d'Agen, dans son très intéressant ouvrage : *La Jeunesse de Léon XIII*, nous apprend qu'elle était « grave, compassée, soumise à une invariable méthode, chaussée, habillée et poudrée, avec une ordonnance aussi sévère que s'il se fût agi de l'équipement d'un corps d'armée ».

Le principe, je devrais dire presque le culte de l'autorité paternelle, était la base de tout. L'épouse appelait son époux : « Monsieur » ; les enfants disaient : « Monsieur mon père, Madame ma mère » et baisaient les mains de leurs parents avec une profonde révérence. Le père ne tutoyait ni sa femme, ni ses enfants, ni ses domestiques.

Cependant le palais Pecci voyait plus souvent, comme visiteurs, de simples paysans que de grands seigneurs. Le Comte recevait sans cérémonie des fermiers et des pasteurs dévoués à leur maître et qui lui apportaient, soit une corbeille de fruits, soit quelques jattes de lait bien frais en sus des rentes ou de la part des pâturages dus au noble châtelain.

Voilà les souvenirs de la maison paternelle qui souvent devaient revenir à l'esprit de Léon XIII, avec celui des trois petits frères et deux petites sœurs qui l'avaient précédé en ce monde. Ils remplissaient la maison de leurs rires joyeux et de leur gracieux babillage en se partageant les tendresses de la comtesse Pecci, sous l'œil paternel du colonel dont la gaïté un peu mélancolique réchauffait toute la maison.

Que dire de la première enfance de « Nino ». Dès le sevrage, vers l'âge de deux ans, comme c'était l'usage, on le confiait à la maîtresse d'école ; l'école était une sorte d'asile, en chambre close, où, assis sur des escabelles percées, les *bambinos* se serraient sans bouger.

Dès l'âge de deux ans, Vincenzino montra une grande passion pour les chevaux ; tout petit qu'il était, il enfourchait la jument de son « oncle Antoine », et la conduisait par la bride jusqu'à la fontaine.

Mais, plus tard, son amusement de prédilection sera de faire de petits autels où il s'habillera en prêtre, en clerc. Pour l'Épiphanie, encore, il construira une crèche avec des poupées, des chevaux, des brebis et un petit Jésus dans la paille.

Tout doucement, Vincenzino et son frère Joseph (Peppino) de 3 ans, l'aîné, s'acheminèrent vers la vocation du sacerdoce, qui, déjà, s'affirmait jusque dans leurs boutades, témoin cette anecdote que nous conte encore M. Boyer d'Agen :

« Un jour, une paysanne de Carpineto était dans une
« chambre du palazzo campagnard en conversation avec la
« Comtesse, à qui elle apportait un corbillon de pecorino
« - petit fromage du pays — et une jatte de lait. Pour
« voir de plus près les fromages et mieux sentir le lait le
« petit Nino, tournant autour du pot et du panier, fit si bien
« qu'il tomba. La pastoure, s'empressant de relever l'espiègle
« lui dit en le remettant sur pied, et selon la formule en
« usage dans Carpineto :

« *Che tipossi far, fratre!...* (A tes souhaits, frère !...)

« — *Fratre da casa mia ?* (Frère de couvent, à Carpineto ?
« demanda ironiquement Nino, non sans faire la
« moue.

« — *Cardinale...* (Cardinal), ajouta la paysanne toute
rieuse.

« — *Papa...* (Pape), acheva la Comtesse en surenchérissant, et sans se douter que l'ange des destinées heureuses l'écoutait à cette heure et l'exaucerait à la lettre. »

Ce n'était pas la seule fois, d'ailleurs, que la comtesse Pecci eut le mot si heureux. Lorsque les deux frères furent envoyés au collège des Jésuites de Viterbe, Joseph, ayant alors onze ans, et Joachim huit ans, le colonel dit : « Je crois bien que Joseph ne fera guère qu'un Jésuite. Mais je ne pourrai jamais me faire à l'idée que Joachim nous reviendra curé de son village ! »

« — Mettez, lui répondit son épouse, que Joachim sera pape et Joseph cardinal, et tenez-vous tranquille sur l'avenir de nos enfants. »



Joachim Pecci et sa famille.

La famille Pecci n'était pas fortunée ; l'éducation des enfants devaient lui demander de lourds sacrifices. A cette époque, ces paisibles régions étaient infectées de brigands, qui, le pistolet à la ceinture, la carabine en sautoir, jetaient

partout la terreur et la consternation ; le Pape était exilé de l'Etat pontifical et nul secours n'était à attendre pour opposer une résistance sérieuse aux compagnons Gasbarrhone, le successeur de Fra Diavolo.

Au brigandage vint s'ajouter une autre calamité : la disette. Et la porte du « pallazo » fut journellement assiégée par des centaines de malheureux affamés auxquels le comte et la comtesse Pecci firent distribuer toute leur réserve de grains.

L'audace des brigands devint telle que le comte Pecci résolut d'envoyer ses enfants à Rome, pour y attendre des temps meilleurs sous le toit hospitalier de l'oncle Antoine ; le Comte et la Comtesse les y rejoignirent et voilà toute la famille installée au Palais Mutti près de l'Ara Caeli, qui était la résidence d'Antonuccio Pecci.

Mais bientôt vint le moment de confier les enfants au collège et la comtesse, désireuse de se créer des ressources pour payer la pension coûteuse, se promit, dès son retour à Carpineto, de s'adonner avec ardeur à la culture des vers à soie ; ce serait la fortune, et la fortune, ce serait l'avenir des enfants.

Les efforts de la mère furent couronnés, car elle eut toutes les satisfactions qu'une mère peut espérer : la conduite exemplaire de Nino et Peppino, leur ardeur au travail, leur piété si édifiante, celle de Joachim surtout, que le père Ubalvini, supérieur du collège l'appelait un « angioletto ».

Et cela fut doux au cœur de cette mère si tendre, qui déposa dans l'âme de ses enfants le germe des vertus qui ont fait de Joachim Pecci un homme si pieux et un si grand homme.

Les premières vacances, bien entendu, furent passées à Carpineto.

« En attendant que tu sois pape et qu'on t'enferme ! — disait le comte, sans se douter assurément à quel point sa

parole serait deux fois prophétique — préparant les roccoli pour la chasse au lacet, les bâtons ferrés pour les excursions dans la montagne. »

Joachim fit sa première communion le 21 juin 1821, dans la chapelle du collège et il reçut la Sainte Hostie des mains du cardinal Severoli, évêque de Viterbe.

Il eut le bonheur de se voir entouré de son père et de sa mère, accourus de Carpineto pour assister à cet acte solennel. C'était un acte bien solennel, en effet par l'édifiante piété de ce petit communicant, âgé de dix ans et quelques mois seulement.

Quelle jolie évocation de l'ancien régime, que ce petit seigneur en frac puce, Culotte blanche, taillé en justaucorps, au jabot de dentelles et bouffettes débordant des manches ; la finesse de ses traits allongés et expressifs révèle déjà la haute intelligence, un peu aussi le caractère autoritaire de celui qui un jour devra gouverner la catholicité tout entière. Mais en ce moment, vous le voyez agenouillé auprès de l'autel, ses longues mains d'une blancheur d'albâtre, jointes sur l'appui pourpre du prie-Dieu, son âme innocente élevée vers le Dieu auquel il se donne dès ce jour pour toute là vie. Dès ce jeune âge, le collégien se révéla poète — on sait que les vers latins sont restés la distraction favorite de Léon XIII ; il y a atteint une perfection qui fait regretter à tous les latinistes, amateurs de beaux vers, que sa muse n'ait pas produit davantage.

C'est à l'occasion de sa première communion et en l'honneur de saint Louis de Gonzague, dont la fête tombait ce jour-là, que Joachim Pecci composa son premier sonnet. Soixante-quinze ans plus tard, au jour anniversaire de sa première communion, que le Saint-Père fêta au milieu des membres de sa famille et en donnant, lui-même, circonstance bien touchante, la première communion à son arrière-

petit-neveu et son arrière-petite-nièce, on les plaça sous les yeux de Léon XIII et son émotion fut telle qu'une larme tomba sur le feuillet tout jauni où étaient écrits ses premiers vers.

Une grande douleur devait atteindre l'adolescent vers sa quatorzième année.

Depuis assez longtemps un mal interne et sans remède donnait à la comtesse Pecci le pressentiment d'une mort prochaine. Elle vint à Rome pour y consulter les princes de la science, mais ce fut sans succès ; elle mourut le 5 août 1824, dans sa 52^e année, après avoir eu la douce consolation de faire endosser à son fils Joachim la soutane et le manteau d'abbé.

Le corps de la comtesse Pecci repose à Rome, dans l'église delle Stimmata, à la gauche du corps de Mgr Carlo Pecci, son oncle.

Léon XIII fit de sa mère ce portrait : « Bienfaitrice des pauvres, mère de famille incomparable, femme d'une vertu antique, c'est ainsi qu'elle quitta le monde pour un monde meilleur. »

Quatre mois après, Vincent-Joachim. entra au Collège romain qui comptait déjà quatorze cents élèves, quoiqu'il ne fût rouvert que depuis peu de temps : les meilleurs professeurs du Collège de Viterbe étaient d'ailleurs passés au Collège romain.

Joachim Pecci y poursuivit ses études pendant sept ans, et son ardeur au travail était couronnée par de grands succès ; il remporta chaque année les premiers prix et sa supériorité était si évidente qu'il fut désigné pour être le porte-parole de ses condisciples lorsque le Pape Léon XII, à l'occasion du jubilé reçut une délégation du Collège romain.

Il harangua le Souverain Pontife dans la langue de Ciceron, et l'accueil du Pape fut si bienveillant, l'auguste vieillard produisit sur Joachim Pecci une telle impression, que, lorsque plus tard il monta lui-même sur le trône pontifical, il voulut prendre le nom de Léon XIII en souvenir de Léon XII.

A vingt ans il fut appelé à soutenir une thèse publique en présence de nombreux prélats ; malgré sa timidité expressive, le jeune théologien remporta un véritable triomphe dont très modestement il voulut rapporter l'honneur à ses maîtres.

Mais l'excès dans le travail ayant compromis sa santé, il alla peu après se retremper dans l'air natal, y entraînant avec lui toute une compagnie de camarades du Collège romain.

Ce ne furent alors, dans les montagnes de Carpineto, que parties de chasse et excursions de touristes qui bientôt rendirent à l'abbé Pecci la santé qu'il attendait pour retourner à ses études.

La famille de Pecci ayant été admise à la noblesse d'Anagni, Joachim Pecci put entrer au Collège des Nobles qui prépare aux congrégations romaines ou à la diplomatie les jeunes ecclésiastiques de famille noble.

Il ne s'y distingue pas moins qu'au Collège romain, mais il travailla de nouveau avec une telle ardeur qu'il retomba malade et il eut le chagrin de ne pouvoir soutenir une argumentation solennelle en présence du Souverain-Pontife pour laquelle il avait été désigné après la première année de cours de droit civil et canonique.

Ce n'est que deux ans après qu'il soutint sa première thèse publique en présence de cinq cardinaux ; peu après il prit part à un concours de droit public ecclésiastique qui lui valut un prix de trente séquins. Mais son grand triomphe fut une argumentation publique dédiée au cardinal Sala, personnage qui jouissait au Vatican d'une influence considérable, dont l'abbé Pecci ne tarda pas à bénéficier.

Il avait reçu les ordres mineurs en 1834, mais il ne devait être admis au sous-diaconat qu'en 1837. Dans cette même année il reçut la mantelletta de prélat de Sa Sainteté et fut nommé Ponente de Buon Governo, congrégation romaine où se traitaient les affaires intéressant l'administration civile des Etats de l'Eglise.

Le comte Pecci ne devait pas avoir la consolation de voir son fils arriver si tôt aux honneurs, lui qui, cependant, avait prédit à son Nino qu'il serait pape.

Seul, de tous les enfants du colonel, l'abbé Joachim Pecci n'était pas au chevet du mourant, lorsque au soir du 27 mars 1836, celui-ci fit des adieux touchants et qu'il bénit une dernière fois ses enfants.

Le corps de cet homme de bien, le dernier noble du vieil Etat pontifical, repose dans l'église San Pietro du couvent des Franciscains.

L'année suivante Mgr Pecci faillit mourir du choléra, qui sévissait alors d'une façon effrayante dans Rome et la campagne romaine, faisant des centaines de victimes par jour. Mais la Providence avait ses desseins et le prélat triompha du terrible mal.

Il reçut le diaconat le 17 décembre et le 31 décembre 1837 il fut consacré prêtre par le cardinal Odescalchi. Il dit sa première messe le premier jour de l'année 1838, dans la petite chapelle de saint-Stanislas du noviciat de Saint-André où il s'était préparé à recevoir les ordres.

Le surlendemain de son ordination sacerdotale, le jeune prêtre écrivait à son éminent protecteur, le cardinal Sala :

« ... Je suis au comble de l'allégresse et de tout mon cœur je bénis
« Dieu, qui, après m'avoir revêtu d'une dignité si sublime, m'accorde
« encore la consolation de cette paix et de cette douceur spirituelle qui
« *exsuperat omnem sensum*.

« A l'Autel, je n'ai pas oublié Votre Eminence. J'ai, au contraire,
« après avoir imploré le salut de mon âme, prié ardemment le Seigneur
« qu'il vous concède à larges mains toutes sortes de biens et de prospérité.

« Votre Eminence me dit dans son dernier mot : Je loue votre ferveur. Mais il ne faut pas abandonner la carrière que vous avez entreprise et dans laquelle vous pourrez rendre d'importants services à l'Eglise et au Saint-Siège. Je dois manifester à Votre Eminence un secret que j'ai renfermé jusqu'à cette heure dans mon cœur.

J'éprouve, depuis longtemps déjà, une forte inclination à abandonner le siècle et à me donner tout entier à la vie spirituelle et intérieure. Car j'ai la conviction que le monde ne peut donner assez de félicité pour apaiser le cœur et le contenter pleinement. Telle est mon estime et mon admiration pour les pères Jésuites qui, dès l'âge le plus tendre, m'ont nourri de leur lait, que je me serais déjà fait Jésuite, si, outre cette inclination, j'avais pu reconnaître en moi la vocation spéciale qu'il convient de sentir pour l'état religieux.

« Cette vocation me faisant défaut, je ne renoncerai pas à la carrière que j'ai l'honneur de suivre : cependant je dois vous avouer, avec la franchise qui m'est habituelle, que je m'estimerais heureux (et j'en prie ardemment le Seigneur) si je pouvais voir dans cette carrière toutes mes actions, et la prélature même, subordonnées au caractère sacerdotal. Je voudrais que la devise d'un prélat le cédât, de tout point, à celle d'un prêtre, car elle est de beaucoup la plus belle.

« En lisant, ces jours derniers, la vie de Saint François de Sales : Oh ! me suis-je dit en moi-même, quel beau modèle que celui-là, et un prélat et un prêtre ! pour un prélat prêtre. »

Voilà, de sa propre main le programme de Mgr Joachim Pecci, prélat, évêque, cardinal, puis de Léon XIII, souverain pontife.

Un mois après Mgr Pecci fut nommé délégué de la province de Bénévent.

Au début, le nouveau délégué tomba malade, mais dès son rétablissement il se mit énergiquement à l'œuvre difficile où l'avait appelé la confiance de Grégoire XVI.

La province de Bénévent était envahie par des malfaiteurs de toute espèce, qui s'y réfugièrent pour échapper à la justice du royaume de Naples, et y étaient assurés de

l'impunité de leurs méfaits. Mgr Pecci entreprit donc une guerre contre les brigands et il s'y révéla si excellent général que bientôt les chefs de bandes furent arrêtés et leurs troupes dispersées. Il s'entendit ensuite avec le roi de Naples, Ferdinand II, pour la réorganisation du service des douanes, il ouvrit au commerce de nouvelles routes, appliqua d'utiles réformes économiques ; en trois années il amena la paix et la prospérité dans cette province jadis si troublée.

Il fut alors nommé déléгат de Spolète, mais avant même d'avoir pris possession de ce poste, le Pape, désireux de lui confier une charge plus importante, l'appela à la délégation de Pérouse.

Là, son principal acte fut la construction d'une voie magnifique, via Gregoriana, ainsi appelée en l'honneur du Souverain Pontife qui vint en personne l'inaugurer solennellement. Le déléгат lui avait préparé une réception royale et le Pape s'en souvint si bien que, seize mois après, Mgr Pecci fut promu à la nonciature de Bruxelles, en remplacement de Mgr Fornari, nommé à Paris.

Mgr Pecci, selon l'usage qui veut que les nonces soient évêques, fut préconisé archevêque de Damiette, et, le 28 janvier 1843, le cardinal Lambruschini, secrétaire d'Etat, lui donna la consécration épiscopale.

Mgr Pecci tomba encore malade en rejoignant son poste et il dut s'arrêter quelques jours à Nîmes ; il en profita pour apprendre la langue française qu'il ignorait et dans laquelle, depuis lors, il s'exprime non seulement très correctement, mais avec une certaine élégance.

Il avait presque atteint Bruxelles, lorsque sa vie fut compromise une nouvelle fois dans un accident de voiture. Les chevaux de son carrosse s'étaient emportés en franchissant le

canal de Vilvorde et une catastrophe ne fut évitée que grâce à l'acte de courage d'un jeune prêtre qui se jeta courageusement à la tête des chevaux ; le nonce rejoignit son poste à pied.

A Bénévent et à Pérouse, Mgr Pecci s'est montré administrateur remarquable ; à Bruxelles, il devait se révéler excellent diplomate. Le roi Léopold I^{er} lui-même lui dit un jour : « Vraiment, Monseigneur, vous êtes aussi bon politique qu'excellent prélat. »

Il apprit, dans ses fonctions, à connaître de près les sociétés du nouveau régime et il rêva d'un accord parfait de l'Evangile avec la civilisation moderne.

Il eut à intervenir dans les débats soulevés par l'application d'une nouvelle loi scolaire où l'attitude équivoque du pouvoir civil souleva d'énergiques protestations de la part des évêques, puis il s'occupa de la situation, mal définie jusqu'alors, des ordres religieux vis à-vis des évêques et il mena cette œuvre à bonne fin ; Mgr Pecci réussit à se concilier les sympathies de tout le monde, aussi bien celles de la maison royale que celles du monde religieux et des regrets unanimes l'accompagnèrent, lorsqu'en 1846, il fut appelé au siège épiscopal de Pérouse.

+

Mgr Pecci, en rejoignant son nouveau poste, visita l'Allemagne, l'Autriche, l'Angleterre et la France. Il fut reçu à Paris par le roi Louis-Philippe.

A son retour à Rome, Grégoire XVI venant à mourir, ce fut Pie IX qui préconisa Mgr Pecci archevêque de Pérouse.

Deux fois l'épiscopat de Mgr Pecci fut troublé par la Révolution.

En 1849, l'armée autrichienne, que commandait le prince de Lichtenstein, voulait reprendre la ville aux garibaldiens

qui s'en étaient emparés ; l'évêque, par son rôle de pacificateur, évita toute effusion de sang.

En 1860, lorsque Pérouse fut tombé aux mains des Piémontais, commandés par le général Sonnaz, le prélat intervint de nouveau pour protester avec énergie contre les excès des chefs du gouvernement.

Son épiscopat fut des plus féconds ; il se consacra, avec un soin particulier, à la formation de son clergé dont il sut se faire aimer. Il créa des œuvres populaires : orphelinats, patronages, hospices ; il restaura sa cathédrale, fit bâtir près de quarante églises ; il écrivit des lettres pastorales très remarquables sur l'Eglise au XIX^e siècle, sur l'Eglise et la civilisation, les erreurs populaires contre la religion, la conduite du clergé dans les temps présents, la lutte chrétienne ; il publia encore un réquisitoire énergique contre Renan et un magnifique plaidoyer en faveur du pouvoir temporel du Pape.

En 1877, Pie IX, qui depuis 1855 avait élevé Mgr Pecci à la pourpre cardinalice, le nomma camerlingue. Le cardinal Pecci resta titulaire du siège épiscopal de Pérouse, mais confia l'administration du diocèse à un auxiliaire, Mgr Laurenzi.

Le cardinal-camerlingue habita à Rome le palais Falconieri et certes sa tâche ne fut pas une sinécure. Il avait à gérer le patrimoine de l'Eglise, surveiller les actes des magistrats de la ville, veiller à la sécurité de l'Etat, entretenir les soldats du Saint-Siège. Ministre à la fois de l'Intérieur, des Finances et de la Guerre, chef permanent et inamovible de l'administration financière du siège apostolique, le camerlingue, à la mort du Pape, préside encore le pouvoir exécutif pendant la vacance du Saint-Siège.

Le cardinal Pecci fut à peine promu aux hautes fonctions de camerlingue qu'il y fit valoir, une nouvelle fois, ses éminentes qualités de diplomate, en déjouant les manœuvres du gouvernement italien, qui voulait entraver la liberté du

futur conclave. Il réunit en effet une commission cardinale, à laquelle il demanda de préciser les devoirs et les droits du camerlingue, et les travaux de cette Commission furent sanctionnés par une bulle papale.

La Providence se chargea Elle-même d'arrêter l'entreprise des ennemis de l'Eglise, car le roi Victor-Emmanuel mourut un mois avant le Pape.

C'est le 7 février 1878 que Pie IX rendit son âme à Dieu.

Le 20 février 1878, le cardinal Joachim Pecci fut élevé au trône de saint Pierre sous le nom de Léon XIII.

Le nouveau Pape revêtit alors la soulane blanche et les ornements pontificaux et du haut de la loggia de Saint-Pierre, Léon XIII bénit Rome et le monde catholique.

Dans l'une des chambres du palazzo Pecci, à Carpineto, le visiteur peut lire, dans un cadre modeste, cette lettre de Léon XIII, datée du jour même de son élection au souverain pontificat.

Du Vatican, 20 Février 1878.

Très chers frères,

Je vous annonce que dans le scrutin de ce matin même, le Sacré Collège a voulu élever mon humble personne à la chaire de saint-Pierre. Ma première lettre est la présente que j'adresse à la famille à laquelle, lui souhaitant toute félicité, j'envoie avec affection la bénédiction apostolique.

Priez bien le Seigneur pour moi.

LÉON P. P. XIII.

Léon XIII pape est resté ce qu'était le cardinal Pecci, l'homme de la plus extraordinaire activité. Ma tâche n'est pas de le suivre dans tous ses actes pontificaux, les limites de notre étude nous permettent seulement de résumer les faits saillants de ce règne d'un quart de siècle et de pénétrer un instant dans la vie intime du Saint-Père.

La journée de l'illustre prisonnier commençait de bonne heure. Dès six heures il se faisait réveiller par son fidèle Pio Centra, qui est originaire de Carpineto. Léon XIII se levait et s'habillait sans le secours de son valet de chambre et à sept heures, assisté de deux chapelains, il disait la messe dans sa petite chapelle privée. Il prononçait toutes les paroles d'une voix très forte et très distincte ; au *mea culpa* on remarquait qu'il se frappait très rudement la poitrine.

Après sa messe, assisté du sacriste, Mgr Pifferi, il entendait une deuxième messe, puis, retiré dans son cabinet, il prenait un premier déjeuner, qui consistait généralement en une tasse de café au lait. Il recevait ensuite le cardinal secrétaire d'Etat, avec lequel il s'occupait de l'expédition des affaires courantes. Sauf le mardi ou vendredi, où il donnait audience aux membres du corps diplomatique, il recevait dans la matinée les supérieurs des congrégations religieuses.

Son déjeuner avait lieu à midi ; en hiver il était servi dans sa bibliothèque privée. Le Pape mangeait toujours seul, même son frère, le cardinal Joseph Pecci, ne mangeait jamais avec lui. Le menu était d'ailleurs très frugale : une soupe, un peu de viande hachée avec des légumes, des fruits et du vin de Bordeaux qui lui était fourni par une communauté religieuse des environs de Bordeaux.

Après le repas le Saint Père faisait, soit à pied soit en voiture, une promenade dans les jardins du Vatican, prenant intérêt aux arbres et aux fleurs, donnant même des leçons à son jardinier dont il faisait le désespoir parfois, quand il cueillait les fleurs les plus belles de ses parterres.

A six heures du soir, une légère collation, un potage et un verre de vin de Bordeaux constituaient son dîner. De huit à dix heures du soir il donnait audience, à dix heures et demie il récitait son chapelet et se couchait à onze heures après une journée toujours bien remplie.

L'œuvre de Léon XIII est considérable. En Allemagne, l'Eglise catholique a été affranchie des rigueurs du Kulturkampf ; l'Angleterre a vu se dénouer heureusement la question agraire et l'Irlande s'est soumise ; les évêques exilés sont rentrés en Suisse : en Russie, les catholiques ont obtenu la reconnaissance de leurs droits ; en Espagne et en Belgique les haines de partis se sont apaisées, grâce au Souverain-Pontife.

*

Le Chancelier de fer et l'Espagne ont eu recours à son arbitrage dans le conflit au sujet des îles Carolines ; à l'occasion de son jubilé sacerdotal, tous les chefs d'Etat, l'anglicane reine d'Angleterre, le Mikado et le Schah de Perse l'ont comblé de précieux cadeaux, témoignant par là de la haute considération dont il jouissait de la part de tous les gouvernements du monde ; c'est parce que le Pape, lui, le prince de la paix, a été exclu de la Conférence de la Haye, grâce aux intrigues de l'Italie, que la Conférence de la Paix elle-même a manqué.

L'œuvre de Léon XIII est œuvre de conciliation et de Pacification politique et sociale, elle est aussi œuvre d'émancipation et de libération par l'ordre donné au cardinal Lavignerie de mener son énergique campagne contre l'esclavage.

Aux Indes, au Japon, au centre de l'Afrique, en Australie, l'Eglise catholique prend une extension considérable.

Unum ovile et unus pastor, voilà le voeu le plus cher du Pape, et il travaille à l'unification des Eglises orientales et occidentales, il tente un rapprochement entre l'Eglise anglicane et Rome.

L'œuvre doctrinale de Léon XIII ressort de ses Encycliques sur : La restauration de la philosophie chrétienne ; Le mariage chrétien ; Le saint Rosaire ; Le Tiers-Ordre de saint François ; La Franc-Maçonnerie ; La question des Etats

chrétiens ; La liberté humaine ; enfin l'Encyclique sur la condition des ouvriers, ce document qui a eu un retentissement si considérable.

Dans l'action politique de Léon XIII, ses lettres particulières ont joué un rôle remarquable.

Je n'ai pas à apprécier l'intervention du Pape dans les affaires politiques de la France, mais s'il s'est trompé il a toujours eu en vue le plus grand bien.

Et ce plus grand bien, comme le dit Mgr Baunard dans son ouvrage : *l'Eglise et le Siècle* (Poussielgue, éditeur, 15, rue Cassette), « il a voulu le conquérir par la seule vertu de la sagesse, de la justice de la longanimité, et des condescendances légitimes et possibles. Y a-t-il une tactique plus évangélique que celle-là ? »

Toute la honte ne retombe-t-elle pas sur ceux qui ont si indignement trompé la confiance du noble Pontife ?

Léon XIII a proclamé le patronnage de saint Joseph sur l'Eglise universelle et a consacré l'univers catholique au Sacré-Cœur. Avec l'institution d'une fête de la Sainte-Famille et les solennités jubilaires de l'année 1900, ce sont les actes les plus importants de son œuvre de sanctification.

« En attendant que tu sois pape et qu'on t'enferme... » lui avait prophétisé son père, le comte Pecci.

Le Pape, n'a cessé en effet d'être enfermé au Vatican ; il n'en a franchi le seuil depuis qu'il est monté sur le trône de saint Pierre. Mais le Pape ne pouvant aller visiter ses fidèles, ce sont eux qui sont venus à lui, dans ces importants pèlerinages populaires qui amenaient au Vatican jusqu'à vingt mille ouvriers catholiques.

La France a tenu le premier rang dans ces hommages rendus à l'illustre Pontife.

Mais son visage ascétique ne reflétera plus la joie intense que lui causaient ces témoignages d'amour, son œil si vif ne s'illuminera plus de cet éclat radieux, sa main transparente ne se lèvera plus pour bénir, au nom du Christ, la foule agenouillée.

La belle âme de Joachim Pecci s'est envolée vers Dieu.
Le Pape Léon XIII appartient à l'histoire.

A. FRAENZEL,
du Gaulois.

Les deux lettres suivantes ont été écrites par Léon XIII lorsqu'il n'avait encore que neuf ans. Il écrit à ses parents et déjà, dans la forme et le fond de ces épîtres, on devine la bonté et la distinction de celui qui devait un jour illustrer la chaire de saint Pierre :

AU COMTE LUDOVIC PECCI, A CARPINETO

Monsieur et très cher père.

Je vous écris ces deux lignes parce que je voudrais que vous vinsiez nous voir. Venez, et vous serez content ; car, mon frère et moi, nous sommes gras, rouges et très bien de santé. Jusqu'à cette heure, nous n'avons eu aucun malaise, ni fièvre, ni autre maladie. Si vous veniez nous voir, nous serions bien plus gais, et vous nous donneriez la consolation la plus grande.

Saluez de ma part, maman, et toute la maison. Donnez-moi votre bénédiction, et croyez-moi,

Votre très affectueux fils.

Viterbe, 22 mai 1819.

A LA COMTESSE ANNE PECCI, A CARPINETO

Madame et très chère mère,

Si le collège où je me trouve bien et très content m'oblige à rester loin de vous, de corps, il ne m'empêche pas, cependant, d'être votre voisin par la pensée et par le cœur, et de me rappeler souvent votre très aimable personne à laquelle je suis attaché par tous les titres, et par dette de gratitude surtout. C'est ce qui me porte à vous souhaiter toute sorte de félicités pour la fête prochaine de Noël, et, au surplus, le complément de tous vos désirs. J'espère aussi que vous ne m'oublierez pas durant ces fêtes, et que vous prierez l'Enfant-Jésus pour qu'il me fasse bon et studieux, et que je puisse profiter de l'éducation que je reçois chez les bons Pères.

Je vous prie de saluer, de ma part, toute la maison. Je vous demande votre bénédiction, et, avec le plus tendre amour, je vous confirme, etc.

Viterbe, 19 décembre 1819.

JOACHIM PECCI.